

*Pour un espace décloisonné
des sciences sociales européennes*

FRANZ SCHULTHEIS

Depuis leur naissance vers la fin du XIX^e siècle, les sciences sociales sont fortement marquées par des contextes nationaux qui semblent avoir produit des traditions de réflexion théorique et des orientations épistémologiques divergentes.

L'universalisme scientifique, sur lequel il est en principe facile de s'accorder, semble trouver, dans ces cadres nationaux de construction et de représentation du monde social, des barrières d'autant plus difficiles à surmonter, qu'elles sont profondément enracinées dans l'inconscient scolastique des communautés scientifiques respectives et des schèmes de pensée et de jugement savant qui les accompagnent. Malgré le progrès et l'intensification indéniabiles des échanges interculturels, les sciences sociales européennes sont en retard à la fois par rapport aux sciences naturelles et aux sciences économiques qui semblent s'internationaliser d'autant plus facilement qu'elles sont soumises au *one best way* de la pratique scientifique imposée par l'hégémonie américaine.

Face à un monde social soumis à un bouleversement profond et durable, l'inertie historique de sciences sociales nationales constituées (qui fait que, bien souvent, les chercheurs de différents pays sont contemporains sans l'être vraiment et échangent sans vraiment se comprendre en produisant un type de connaissance du monde social dans et pour un contexte culturel cloisonné et en reproduisant par-là même ces cloisonnements) n'est pas la seule barrière qui s'oppose à la mise en place d'un espace européen de libre circulation des biens scientifiques et intellectuels.

Les limites qu'imposent les frontières de disciplines opposent souvent des résistances encore plus fortes à l'unification parce qu'elles semblent être le produit d'une division du travail scientifique, d'une logique de spécialisation conforme au modèle des sciences

dures alors même que ces frontières disciplinaires, historiquement constituées de manière trop précoce, comportent une large part d'arbitraire (ces frontières varient d'ailleurs suivant les contextes nationaux) et empêchent l'élaboration de concepts communs et de perspectives transversales qui permettraient d'aborder les objets complexes des sciences sociales de façon pertinente.

À ces obstacles se superposent encore ceux de traditions de pensée et de recherche et d'écoles qui, repliées autour d'un paradigme théorique exclusif, s'opposent à toute ouverture sur d'autres approches et dont la tendance à une pensée hermétique, auto-référentielle et auto-suffisante, semble d'autant plus marquée que les affinités électives avec d'autres approches sont plus fortes.

Ces trois types de clôtures s'avèrent particulièrement néfastes en un temps où les sciences sociales devraient rassembler leurs outils d'investigation et leurs armes de réflexion critique pour faire face au renforcement de la vision du monde néo-libérale qui met en question non seulement les règles du jeu du monde social historiquement élaborées et imposées depuis plus d'un siècle (surtout en matière de régulation de la société marchande à travers le droit du travail et le droit social offrant au statut de salarié une protection plus ou moins stable), mais aussi la raison d'être de sciences sociales qui dérangent nécessairement une vision economiciste du monde social.

Mais comment lutter contre des tendances centrifuges aussi fortes à l'intérieur du champ des sciences sociales ?

Un passé à réinventer

Tout d'abord, il semble nécessaire de rappeler l'héritage collectif de la pensée sociale européenne qui pourrait constituer un socle commun pour un travail collectif d'unification. Le processus de « nationalisation » des sciences sociales, qui en a fait une sorte de « Sciences de l'État » (*Staatswissenschaft*) au service des États-nation du XIX^e siècle et leurs luttes impérialistes, ne fut-il pas précédé par une période d'effervescence intellectuelle, culturelle et scientifique « sans frontières » ? *L'Aufklärung*, le siècle des Lumières et ses grands chantiers tels que *l'Encyclopédie*, ne pourraient-ils pas servir de référence pour une vision trans-nationale prototypique de la production intellectuelle et scientifique en général et

d'un discours réflexif et critique sur la réalité politique, sociale et économique en particulier ? Au début du XIX^e siècle, la construction d'une internationale des mouvements ouvriers ne fut-elle pas accompagnée d'une circulation internationale des idées et des concepts théoriques beaucoup moins soumise aux logiques nationales, sinon nationalistes ?

Et depuis ? Peut-on actuellement identifier une œuvre en sciences sociales qui permette de dépasser les cloisonnements évoqués ? Peut-on trouver un dénominateur commun aux différentes traditions nationales, aux perspectives et démarches particulières des disciplines respectives et aux perspectives théoriques attachées aux différents paradigmes en concurrence pour le monopole de la définition légitime de la réalité sociale ? Soyons clair : il ne s'agit pas d'identifier une position théorique qui ferait l'unanimité ou une approche méthodologique à laquelle tout chercheur en sciences sociales pourrait se rallier – l'idée est aberrante –, mais plutôt une disposition spécifique, basée sur le cumul de connaissances et d'outils élaborés depuis plus d'un siècle par les différentes traditions de recherche qui co-existent dans les différents contextes nationaux, disciplines et écoles et un niveau de réflexivité critique suffisant pour intégrer, dans un point de vue trans-frontalier, trans-disciplinaire et trans-paradigmatique, leurs apports respectifs pour la construction d'un espace unifié de la recherche en sciences sociales.

Émergence d'une science sociale réflexive

Pour celles et ceux qui sont familiers de l'œuvre de Pierre Bourdieu, de son histoire, mais aussi de son rayonnement international et transdisciplinaire, la réponse est vite trouvée. Plus que quiconque, il s'impose comme une figure emblématique de ce que l'on pourrait appeler une science sociale européenne réflexive et critique. S'il est nécessaire d'en convaincre le lecteur, j'évoquerai la première étape de sa trajectoire et de son œuvre : les études sociologiques, anthropologiques et ethnologiques que Pierre Bourdieu a entreprises pendant son séjour en Algérie vers la fin des années 1950. À la fin des années 1950, l'Algérie est un pays secoué par une guerre anti-colonialiste particulièrement violente, déchiré par des anachronismes historiques et des contradictions politiques et socio-économiques exacerbées. Dans ce « laboratoire social » géant, comme il le désigne

lui-même, il se soumet de plus en plus sciemment et méthodiquement à une conversion biographique radicale, basée sur un long et lent travail, au sens quasiment analytique du terme, sur l'habitus de philosophe que ses maîtres de l'ENS lui ont inculqué. Confronté à la situation de crise et exposé à des dangers réels lors de ses années algériennes, le refus du point de vue scolastique et l'inaptitude du jeune Pierre Bourdieu à « faire le philosophe » trouvèrent un dénouement durable dans la conversion du regard porté sur le monde social. Cette expérience algérienne est fondatrice de l'approche théorique et empirique du monde social qu'il développera dans les conditions d'urgence et de danger qu'on imagine. Dans ce climat de violence physique et symbolique, il forge les armes conceptuelles et les outils méthodologiques qui lui serviront plus tard en France à construire une théorie cohérente du monde social mise à l'épreuve des terrains les plus divers. Société essentiellement rurale, encore profondément enracinée dans des traditions où la logique de l'échange restait pour l'essentiel bâtie sur l'honneur et une « éthique de frères » (Weber), l'Algérie semblait s'opposer en tout à l'esprit utilitariste de l'*homo œconomicus* et à sa rationalité uni-dimensionnelle (« les affaires sont les affaires »). Sous la colonisation française, l'introduction brutale de principes économiques étrangers dans tous les sens du mot (destruction d'un mode de production agricole et des liens de solidarité traditionnels qui allaient de pair, précarisation économique et sociale, déracinement géographique) faisait de la société algérienne de l'époque un terrain d'observation sociologique propice pour qui osait poser des questions du type : qu'arrive-t-il à une société quand elle doit faire face à de nouvelles données économiques et sociales qui contredisent toutes les règles du jeu établies depuis des générations ? Comment l'habitus économique traditionnel limite-t-il le champ des possibles des acteurs économiques enfermés dans leur logique et de quelle façon pré-structure-t-il le pensable et l'impensable ? Quelles sont les conditions économiques de l'accès à la rationalité économique ? Que signifient les mots « crédit » ou « épargne » dans un tel contexte ?

Un laboratoire sociologique

Le jeune Pierre Bourdieu pose ces questions avec une maturité théorique étonnante, retraduisant les interrogations philosophi-

ques qui étaient les siennes pendant ses études à l'ENS, en questions de sociologie empiriquement mises à l'épreuve. Sa compétence philosophique trouve à s'investir dans l'analyse des interdépendances entre structures économiques et structures temporelles ; son intérêt pour une phénoménologie des structures affectives – objet de son projet de thèse de doctorat – se concrétise dans l'analyse des formes de souffrance résultant de la confrontation de structures mentales et affectives incompatibles avec les structures économiques et sociales imposées par la société coloniale. À plusieurs reprises, Pierre Bourdieu a souligné l'état d'effervescence et d'agitation permanentes dans lequel il se trouvait pendant ces années de recherche fébrile. Se sentant totalement démuni face à ce laboratoire social immense et en état de guerre, il s'est jeté dans le travail de terrain comme dans une véritable aventure, a expérimenté et utilisé toutes les approches théoriques et toutes les techniques de recherche ethnologique et sociologique possibles : de l'observation participante à l'entretien approfondi, de la reconstruction des systèmes de parenté à l'analyse de l'espace domestique en passant par celle des visions et divisions cosmologiques du monde, de l'enquête statistique menée avec ses amis travaillant à l'INSEE aux études de budgets des ménages, de l'observation des formes de division du travail entre les genres et les types de domination masculine qui leur correspondent, à l'analyse de la logique de l'échange de dons et à la mise au point d'esquisses topographiques. Transgressant les frontières disciplinaires, il fait du « terrain » comme le font les ethnologues et se sert de tous les outils du *fieldwork* pour mettre à l'épreuve les questions qu'il se posait auparavant en tant que philosophe : qu'est-ce que la rationalité économique ? que signifie la prévoyance ? est-ce que le capitalisme fait le capitaliste ou est-ce l'inverse ? etc.

Retraduire des questions philosophiques en hypothèses de recherche

Ces questions de « philosophe » traduites en interrogations d'anthropologue guidant l'analyse de faits sociaux débouchaient sur un travail de construction théorique dans un va-et-vient permanent entre conceptualisation, abstraction théorique et construction idéal-typique d'un côté et mise à l'épreuve empirique de l'autre. Pierre Bourdieu y montrait à quel point un usage coordonné des

différentes sciences sociales était heuristique : au lieu de s'exclure mutuellement, ces disciplines offrent des outils dont la combinaison apporte une plus-value scientifique considérable.

Nourri de traditions philosophiques, il en fait un outil de réflexion scientifique. Ses intérêts pour la phénoménologie allemande qu'il connaissait de près (il avait lu Husserl dans le texte au lieu de se contenter de la lecture heideggérienne ou de la lecture de cette lecture par Sartre qui faisait alors l'« esprit du temps » dans le milieu intellectuel parisien), lui permirent une analyse approfondie du rapport entre structures économiques et structures temporelles chez les Kabyles (analyse nourrie par une intégration « osée » d'œuvres et d'approches théoriques réputées incompatibles).

Du bon usage des grands paradigmes

Pendant ces recherches, Bourdieu se fait envoyer une étude peu connue jusqu'alors en France : il s'agit de *l'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme* d'un certain Max Weber, qu'avait découvert Maurice Halbwachs pendant les années 1930. Ce livre largement inconnu en France et néanmoins dénoncé comme une sorte de pièce maîtresse de la sociologie « bourgeoise » fut la bête noire de l'intelligentsia marxisante de l'époque : il fallait alors un certain culot pour l'utiliser dans l'analyse de la modernisation artificielle des structures économiques d'un pays colonisé (analyse, au demeurant, particulièrement appréciée par la réception marxiste). Bourdieu y montre, que l'on pouvait radicaliser la vision matérialiste du monde social de Marx grâce à Weber (qui délivra les phénomènes culturels et religieux de leur statut d'« épiphénomènes », dans lequel Marx les avait enfermés) et montrer à quel point *l'ethos* religieux pouvait s'avérer décisif pour l'acquisition de dispositions économiques « modernes ». Principal importateur de la pensée de Max Weber en France, Raymond Aron appréciait le jeune chercheur brillant que fût Bourdieu dont il fit son assistant, mais il n'aimait guère son interprétation de l'œuvre de Weber. Alors qu'Aron admirait le penseur politique radicalement libéral et en faisait le maître-penseur de l'individualisme méthodologique, donc aussi une arme redoutable pour les anti-durkheimiens, Bourdieu mettait en avant la sociologie de la domination de Weber et en fit un leitmotiv de son œuvre.

Enfin, en ayant recours à la méthode structuraliste pour l'analyse de la cosmologie kabyle faite architecture dans la maison kabyle, Bourdieu analyse la logique classificatoire « primitive » et rend hommage aux grands prédécesseurs de la sociologie française, Durkheim et Mauss, qui, dans *De quelques formes primitives de classification*, avaient livré les fondements d'une sorte de « kantianisme sociologique » qui allait bientôt devenir un programme de recherche pour Pierre Bourdieu. C'est ainsi que Bourdieu établit des liens très forts avec l'ethnologie britannique qui faisait de l'héritage durkheimien une ressource théorique et méthodologique essentielle. Réunissant Marx, Weber, Lévi-Strauss, Durkheim et Mauss dans un grand programme de recherche, l'œuvre de Bourdieu montre à quel point l'usage réflexif de ces ressources théoriques, accumulées à travers une histoire centenaire des sciences sociales, peut être fécond.

L'œuvre de Pierre Bourdieu est d'ores et déjà traduite dans de nombreuses langues, mais il semble que la communauté scientifique française ignore encore, à ce jour, à quel point elle est d'ores et déjà un héritage collectif, transnational, transdisciplinaire, incluant nombre de paradigmes.